Ami du Clergé du 6 mai 1948

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XXI. *Fête du Sacré-Cœur de Jésus :* Il faut qu'il règne ! 129.

Retraite de Communions solennelles. — XI. Les perspectives éternelles, 131 ; — XII. La Sainte Vierge, 132.

Entretiens sur l'Action Catholique. — XVIII. Les milieux sociaux ; leur sens providentiel, 132.

Pour la fête des Mères. — La grandeur de la mère, 134.

La Sanctification de la journée. — X. *Les exercices de piété* (suite) : Le signe de Croix, 135.

DOMINICALES LITURGIQUES

XXI

Fête du Sacré-Cœur de Jésus

IL FAUT QU'IL RÈGNE !

Mes frères,

Des missionnaires rapportent qu'un jour, après une bataille, un chef se précipita sur le corps de son ennemi vaincu, lui ouvrit la poitrine, lui arracha le cœur et, d'un geste sauvage, le porta à sa bouche et le mangea. Le courage, la bravoure qu'il avait admirés dans le combat, il pensait ainsi les faire siens. Ce n'était qu'un geste, sans efficacité.

Ce que l'homme ne peut, Dieu le réalise. Le Dieu-Lumière de Noël et de Pâques, victime pour notre salut, vivant dans l'Eucharistie, s'est fait notre Pain. L'amour ne peut aller plus loin. Cet amour infini nous a été révélé par le Verbe évangélique. En des temps plus proches de nous, il s'est manifesté par les révélations du Sacré-Cœur.

A l'Amour Infini, doit répondre, généreux dans l'humilité, l'amour des créatures par lui rachetées.

I. — *Dieu s'est fait notre Pain*

Les plus splendides basiliques, les processions les plus triomphales n'apaisent pas le désir ardent du Cœur à la fois divin et humain qui vit dans l'Hostie : *Sitio !* C'est l'amour de sa créature que le Créateur réclame. Il a soif d'amour. Ce n'est pas pour rester dans le ciboire d'or qu'il descend chaque jour du ciel, mais pour trouver un autre ciel, celui de nos âmes. A cette soif d'amour, un saint Curé d'Ars (« Dieu dans un homme », disait de lui le P. Lacordaire) savait répondre par une aspiration permanente d'adoration et de désir. Regardez-le, d'après sa statue, à Lourdes, sur l'esplanade. Son maigre corps lançant vers Dieu des bras éperdus de désir, son visage ardent, ses yeux irradiés de bonheur... On dirait qu'il voit le bon Dieu. Bien sûr, il le voit... « Il y a des prêtres, disait-il humblement, qui voient Notre-Seigneur tous les jours à la messe. » Sa vie spirituelle est devenue une faim continuelle de Dieu, une faim dont le rassasiement ne fait qu'augmenter l'ardeur. Combien le Cœur de Jésus est aimé et consolé dans le cœur des saints ! Ses désirs et les leurs ne sont plus qu'un désir. Son amour et leur amour ne font qu'un seul amour. Comme eux, écoutons avidement les appels de l'Amour.

A) *Dans l'Evangile.*

Le lendemain de la multiplication des pains, les Juifs dirent à Jésus :

« Quel miracle faites-vous donc afin que nous croyions en vous ?... Nos pères ont mangé la manne dans le désert, ainsi qu'il est écrit : Il leur a donné le pain du ciel. Jésus leur répondit : En vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel ; c'est mon Père qui donne le vrai pain du ciel. Car le pain de Dieu, c'est le pain qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. — Seigneur, dirent-ils, donnez-nous toujours de ce pain. — Jésus leur répondit : Je suis le pain de vie... Celui qui croit en moi a la vie éternelle. *Je suis le Pain de vie...* Voici le pain descendu du ciel, afin qu'on en mange et qu'on ne meure point. *Je suis le Pain vivant descendu du ciel.* Si quelqu'un mange de ce Pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour le salut du monde. »

Comme les Juifs disputaient entre eux : Comment peut-il nous donner sa chair à manger ? Jésus leur dit : « Je vous le dis en vérité, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous-mêmes. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui... Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mange vivra aussi par moi. C'est là le pain qui est descendu du ciel... »

Vous relirez, vous relirez pour vous en nourrir ces paroles de vie au chap. VI de S. Jean. Qu'elles alimentent vos actions de grâces, votre humble « eucharistie » personnelle, qui s'unit chaque matin à la grande action de grâces perpétuelle du Christ pour un amour dont nulle créature ne saura jamais l'intensité ni la profondeur ! La richesse du Christ est incompréhensible, écrivait S. Paul aux Ephésiens (III, 17, 19) : « Que Jésus-Christ habite dans vos cœurs, de sorte que, étant enracinés et fondés dans la charité, vous deveniez capables de comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, la profondeur et la hauteur ; même de connaître l'amour de J.-C. qui surpasse toute connaissance, en sorte que vous soyez remplis de la plénitude de Dieu. »

B) *A Paray-le-Monial.*

Les secrets du divin amour que laisse deviner l'âme de l'Apôtre, richesse incomparable, furent goûtés, chantés par tous les saints, particulièrement au cours de ce mystique Moyen Age où les hommes, à la suite de S. Bernard, de S. François et de S. Dominique, furent attirés à contempler, à aimer le Christ de la Passion et à se réfugier, tel S. Bonaventure, dans la plaie adorable du Cœur Sacré : « Oh ! qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter dans ce Cœur ! » Et Jésus, par un amoureux échange d'amour, se plaisait à faire sa demeure du cœur des humains, ainsi que la liturgie nous le révèle de Ste Gertrude, ou à manifester sa puissance en nourrissant de la seule Hostie même leur vie corporelle, ainsi qu'il advint à Ste Catherine de Sienne. Si, déjà au temps du Pauvre d'Assise tout languissant d'amour « le monde se refroidissait », en quel triste hiver il se glaçait, après que Luther et le protestantisme eurent arraché les âmes à l'Amour pour les figer dans un rigide formalisme, au temps où le jansénisme exagérait la crainte et comprimait l'amour !

La Providence jugea l'heure venue de frapper un grand coup, « le plus grand coup de lumière que l'Eglise ait connu depuis la Pentecôte »(Mgr Bougaud). Paray-le-Monial, c'est l'Evangile redit aux hommes des temps modernes, l'Evangile de l'Amour et de la Miséricorde, l'Evangile éternel que Dieu rappelle en nos jours par le Message de Lisieux, par Thérèse, « parole de Dieu » (Pie XI). C'est toujours la même voix, celle du Bon Pasteur, dont les pensées se réalisent d'âge en âge pour délivrer les âmes de la mort et les nourrir dans leur faim (Ps. XXXII), du Médiateur élevé au ciel pour les faire participer aux richesses de la Divinité.

Jésus choisit comme instrument de ses miséricordes une très humble religieuse, d'esprit cultivé cependant, de l'Ordre de la Visitation, Ste Marguerite-Marie Alacoque, née en Bourgogne en 1647. Bien des fois il lui donna, dans l'Eucharistie, des preuves indubitables de sa prédilection. L'apparition connue de tout le monde catholique est celle de 1675. Alors que la religieuse était en prières devant le St-Sacrement exposé, écrit-elle,

« après m'être sentie attirée tout au-dedans de moi par un recueillement extraordinaire de tous mes sens et puissances, Jésus-Christ, mon doux Maître, se présenta à moi, tout éclatant de gloire avec ses cinq plaies brillantes comme cinq soleils, et de cette humanité sacrée sortaient des flammes de toute part, mais surtout de son adorable poitrine qui ressemblait à une fournaise ; et s'étant ouverte, me découvrit son tout aimant et tout aimable Cœur, qui était la vive source de ses flammes. Ce fut alors qu'il me découvrit les merveilles de son pur amour, et jusqu'à quel excès il l'avait porté d'aimer les hommes, dont il ne recevait que des ingratitudes et méconnaissances. « Ce qui m'est beaucoup plus sensible, me dit-il, que tout ce que j'ai souffert en ma Passion... ils n'ont que des froideurs et du rebut pour tous mes empressements à leur faire du bien. Mais, du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à leurs ingratitudes autant que tu en seras capable ». Et en même temps il sortit de ce divin Cœur une flamme si ardente que je pensai en être consumée... *Deus ignis consumens est* (Héb., XII, 29). « Je serai ta force, ne crains rien, mais écoute ma voix. Tu me recevras dans le Saint-Sacrement autant que l'obéissance te le voudra permettre. Tu communieras de plus tous les premiers vendredis de chaque mois. Toutes les nuits du jeudi au vendredi, je te ferai participer à cette mortelle tristesse que j'ai voulu sentir au jardin des Olives... Tu te lèveras entre onze heures et minuit pour te prosterner pendant une heure avec moi, la face contre terre, tant pour apaiser la divine colère, en demandant miséricorde pour les pécheurs, que pour adoucir en quelque façon l'amertume que je sentais de l'abandon de mes apôtres... »

A la première de ces communications divines, Jésus lui dit :

« Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes que, ne pouvant plus contenir en lui-même les flots de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de ses précieux trésors, les grâces salutaires nécessaires pour les retirer de l'abîme de perdition. Ensuite, il me demanda mon cœur qu'il prit et mit dans le sien adorable, dans lequel il me le fit voir comme un petit atome qui se consumait dans cette ardente fournaise, d'où le retirant comme une flamme ardente en forme de cœur, il le remit en lui où il l'avait pris, en me disant : « Voilà un précieux gage de mon amour, qui renferme en toi une étincelle de ses plus vives flammes, pour te servir de cœur et te consumer jusqu'au dernier moment... »

La Sainte Eglise a approuvé, authentiqué ces révélations de Paray qui soulèvent quelque peu le voile qui cache dans l'humilité des cloîtres ou même du monde parfois les relations d'intimité et de parfaite union de Notre-Seigneur avec des âmes privilégiées.

Mais, l'amour du Christ a soif de toutes les âmes, « Venez tous à moi et je vous soulagerai. » — « Prenez sur vous mon joug et recevez mes leçons, car je suis doux et humble de Cœur et vous trouverez toujours le repos pour vos âmes. »

A tous, l'Eglise présente comme un soleil de vie et en même temps comme une arche de salut ce Cœur innocent d'un Dieu, transpercé par nos péchés et laissant couler la grâce comme un fleuve à sept bras (les sacrements), afin que les pécheurs lavent leurs robes dans le sang de l'Agneau.

Haine au péché qui blesse le divin Cœur !

Amour et réparation à l'Amour Infini !

II. — *La vie d'amour*

1° *Par la Sainte Communion.*

C'est dans l'Hostie que l'Amour se révèle. C'est par la Communion que se fait l'échange des cœurs. Communiez souvent, m. f., chaque jour, l'Eglise vous y invite, afin de fortifier vos âmes du Pain vivant venu du ciel ; désirez ardemment cette union tout le long du jour, au milieu de vos occupations. Au ciel, les anges et les saints se délectent au festin de l'Amour. Mais vous, invités à cette table où se donne Dieu lui-même, faites, du moins, les actes essentiels de foi, d'espérance et d'amour par lesquels une âme, un esprit, peut « manger » Dieu qui est Esprit. Notre intelligence infirme et si pauvre recevra Dieu, s'assimilera Dieu, si elle a appétit de Dieu, si elle s'éclaire de la Vérité de Dieu, si elle s'enflamme de l'Amour de Dieu, à la façon d'un corps qui broie les aliments et les digère pour les assimiler. Il est bien de dire : l'Hostie, c'est le pain quotidien... à la condition d'ajouter : de mon âme, qui en profitera si elle le mange posément, lentement, en y prenant goût, en appréciant la saveur céleste dont la douceur surpasse tout ce qui est terrestre et m'apprend à mépriser tout ce qui n'est pas Dieu. « *Panem de cœlo...* »

« Lève-toi, âme amie du Christ, mets tes lèvres à la coupe sacrée, pour puiser aux sources du Sauveur. Qu'il est bon d'habiter dans ce Cœur ! *Ton Cœur, très bon Jésus, est la perle précieuse* que nous trouvons en creusant le champ de ton corps. Je donnerai tout et j'acquerrai cette perle. Si ton côté a été percé, c'est pour que l'entrée nous fût ouverte. Si ton Cœur a été blessé, c'est pour qu'à travers la blessure visible, nous voyions la blessure invisible de l'amour. Qui n'aimera ce Cœur si blessé ? Aimons Celui qui nous aime, embrassons notre blessé dont d'impies laboureurs ont creusé les mains et les pieds et le Cœur ; et prions-le qu'il daigne blesser de son amour notre cœur encore dur et impénitent » (S. Bonaventure, dont la « *Vigne mystique* », entre autres, offre à vos âmes affamées de divin, une abondance de fruits savoureux).

2° *Par la consécration au S. Cœur et l'apostolat.*

En 1899, Léon XIII présentait au monde un nouveau *labarum :* le Cœur Sacré de Jésus surmonté d'une croix, brillant au milieu des flammes. C'est là qu'il faut chercher et c'est de là qu'il faut attendre le salut. La consécration des individus, des familles, des paroisses, des œuvres, des communes, des sociétés, du genre humain, est la protestation des chrétiens affirmant les droits du Christ-Roi, face au ma-

térialisme impie, proclame à son tour Pie XI *(Miserentissimus Redemptor)*.

Enflammés de charité divine, les prêtres, les militants deviennent passionnés du règne du Christ, à l'exemple d'un Père de Foucauld : « Voir Jésus en tout humain. Chaque fois que mon esprit n'est pas occupé par autre chose, réciter des *Ave Maria* pour le règne universel du Cœur de Jésus », — ou d'une Ste Thérèse de Lisieux dans la page ardente qui a fait le tour du monde : « Au cœur de l'Eglise, je serai l'amour » *(Histoire d'une âme*, ch. XI). « Si tu crois, disait Jésus à Ste Marguerite-Marie, tu verras la puissance de mon cœur dans la magnificence de mon amour. »

3° *Par la réparation.*

Devoir que l'Eglise associe liturgiquement au précédent : *dignæ quoque satisfactionis officium*. Communions réparatrices, heures saintes, pratique des sacrifices offerts en union au S. Cœur, amendes honorables solennelles, chemins de croix, rien ne paraît suffisant à l'âme qui aime pour consoler le divin Cœur en sa Passion, réparer pour tant de fautes et d'oublis et continuer « en sa chair ce qui manque à la Passion ». Avec toute l'autorité de sa charge apostolique, Pie XI a exposé (en « *Miserentissimus* ») la nécessité de cette réparation, à laquelle tend précisément la grande solennité que, huit jours durant, nous célébrons.

* *

Pour nous entraîner à un amour généreux et réparateur, la T. S. Vierge, particulièrement à Lourdes, n'a-t-elle pas exprimé les mêmes désirs que le Cœur de son Fils : « Priez pour les pécheurs ! Pénitence ! Pour les pécheurs ! » *Amen.*

RETRAITE DE COMMUNIONS SOLENNELLES

XI

LES PERSPECTIVES ÉTERNELLES

Idée centrale. — Ce serait une erreur de dénier à la vie présente une valeur réelle, et de n'y voir qu'une préparation à la mort ; ce serait une autre erreur de séparer cette vie de la vie éternelle... Il convient de rappeler à nos enfants que nous sommes, ici-bas, pèlerins d'éternité ; « peregrinamur a Domino » (II Cor., v, 6), que l'œuvre de libération et de conquête, personnelle ou du monde, commencée ici-bas, ne s'épanouira pleinement que dans l'autre vie. La mort sera pour nous l'aurore de la vraie vie.

* *

Sentiment à faire naître. — Le désir du ciel, l'espérance. L'homme ne vit pas sans espérance ; seuls les damnés ont perdu tout espoir et c'est là un élément de leur tragique destin ; mais si nous nous sentons soutenus, excités par des espoirs mesquins : un peu d'argent, une pauvre joie, une fragile amitié, ne devrions-nous pas être surtout aidés par la grande espérance, celle du ciel ? Tous autres espoirs peuvent être déçus, si légitimes qu'ils soient ; celui-là, non. « In te, domine speravi, non confundar in æternum » (Ps. LXX, 1). Nos enfants ont peut-être déjà regardé des images au stéréoscope et pu apprécier quelle beauté nouvelle revêt l'image ainsi mise en relief ; on sait la valeur d'un premier plan dans la photographie d'un paysage, ce premier plan donnant une perspective. Ainsi notre vie, perpétuellement orientée par une espérance active vers l'éternité, perdrait beaucoup de sa monotonie pour acquérir du relief, de l'attrait, de la beauté.

Moyen de nourrir en nous cette espérance : outre les sacrements, la prière, etc., ce serait, comme pour les autres vertus, d'en répéter les actes ; et quand notre action s'appuie à quelque espoir humain, de compléter cet espoir, en projetant derrière lui la perspective des joies éternelles.

* *

Sainte Ecriture. — Jésus nous a spécialement rappelé l'obligation de penser à l'au-delà, et il a illustré abondamment sa consigne : « estote parati ». Ce sont en effet les paraboles de l'économe infidèle, les vierges sages et les vierges folles (Mt., XXV, 1) ; le riche qui a rebâti sa maison, engrangé ses récoltes (Luc, XII, 16), etc. Sur la soudaineté de la mort : « sicut fur in nocte, ita veniet » (I Thess., v, 2) ; sur l'enfer, la parabole du mauvais riche (Luc, XVI, 19-31) ; sur le purgatoire : « ipse autem salvus erit, sic tamen quasi per ignem » (I Cor., III, 15) ; sur le ciel : « Serve bone et fidelis... intra in gaudium domini tui » (Mt., XXV, 21), « satiabor cum apparuerit gloria tua » (Ps. XVI, 15), « videbimus eum sicuti est » (I Jo., III, 2), et nous aurions, au sujet de l'espérance et du désir du ciel, les beaux élans de S. Paul « desiderium habens dissolvi et esse cum Christo » (Philip., I, 23), etc. Enfin sur la résurrection : « Et ego ressuscitabo eum in novissimo die » (Jo., VI, 40 etc.), « surget in incorruptione... in gloria... surget corpus spiritale... » (I Cor., XV, 42-44).

* *

Questions à poser. — Savons-nous quand, où, comment nous mourrons ? — La mort sera-t-elle la fin de tout ? — Où ira notre âme, quand elle quittera notre corps ? — Que savez-vous de l'enfer du purgatoire, du ciel ? — Connaissez-vous quelque parabole de Notre-Seigneur parlant du ciel, de l'enfer ? — Quels sont ceux qui vont au ciel ? au purgatoire ? en enfer ? — Les méchants, comme les bons, ressusciteront-ils ? Pour aller où ?

* *

Exposé. — La vie se présente à nous comme un voyage. Voulons-nous prendre le bon chemin ; la première chose sera donc de savoir où nous allons, c'est-à-dire à l'éternité, en passant par la porte étroite ; la mort. La mort viendra. (Pour partir une fois de plus du concret, parler de personnages connus des enfants et qui sont morts ; les uns vieux, d'autres jeunes, les uns au bout d'une longue maladie, d'autres brusquement ou par accident). Tous nous mourrons, nous ne savons pas quand. Or l'idéal serait que, au moment où le Christ nous appellera, nous ne soyons ni surpris ni troublés ; il en sera ainsi si nous avons bien compris et pratiqué notre religion ; comme le bourgeon éclate au printemps, comme la fleur un beau matin s'ouvre au soleil, ainsi notre âme s'ouvrira à la vie éternelle.

Mais, franchie cette porte étroite, essayons à la lumière de l'Evangile de jeter un regard sur l'au-delà. Vraisemblablement, après le jugement de Dieu, ce sera le purgatoire : peine du feu et privation momentanée de la vision béatifique ; mais, cette réserve faite, quelle vie nouvelle, quel épanouissement

pour l'âme délivrée de sa prison de chair ; quelles révélations, quelles lumières spirituelles, quelles espérances ! etc. En ce domaine, il faut s'aventurer avec prudence mais il est des choses certaines : les âmes du purgatoire sont en état de grâce, elles ont donc aussi la charité, elles ont une foi plus éclairée, une espérance accrue, etc., etc.

Et après, puisque le purgatoire ne saurait être qu'un passage, ce sera le ciel. Notre-Seigneur nous le dépeint comme un lieu de repos (Luc, XVI, 22) et de joie (Mt., XXV, 21), comme un banquet où, tous, tous soucis oubliés, nous nous réjouirons dans une fraternelle amitié (Luc, XXII, 29, 30). Et tout ce que nous pourrions imaginer pour décrire la beauté, les ravissements, le bonheur du ciel, tout cela n'est rien à côté de la réalité : « oculus non vidit nec auris audivit... » (I Cor., II, 9).

Toutefois, nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, et, tant que nous sommes ici-bas, nous ne sommes pas assurés de notre salut. En face du ciel, il y a l'autre alternative : l'enfer, bien décrit dans la parabole du mauvais riche. Et pas de moyen terme entre les deux ; pas non plus une seconde vie pour recommencer l'expérience. D'où le tragique de celle-ci !

* *

Regards sur l'avenir. — Cette fois, nos regards dépasseront cette pauvre et courte vie, pour aller plonger dans les profondeurs de l'au-delà. A notre pauvre esprit borné, il semble que cet au-delà, si différent de tout ce que nous connaissons, faisons ou aimons, nous paraîtra terne, monotone sinon ennuyeux. Chassons résolument des pensées de ce genre et attendons-nous plutôt à un monde merveilleux et merveilleusement beau où nous n'aurons jamais fini de faire d'étonnantes et ineffables découvertes « quæ non licet homini loqui » (I Cor., XII, 4). On pourrait finir ici avec la parabole de la perle précieuse : « abiit et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam » (Mt., XIII, 16).

XII

LA VIERGE MARIE

Idée centrale. — Tout notre exposé — synthèse du catéchisme — a tourné autour de cette idée : restauration par le Christ et par l'Eglise du plan divin primitif bouleversé par le péché. Dieu a des trouvailles de génie ; et parce que l'homme avait été entraîné dans sa chute par une femme, Dieu a voulu aussi qu'une femme soit à l'origine de notre relèvement : la Vierge Marie. On connaît sa place dans l'Incarnation et la Rédemption, d'où sa place aussi au ciel, dans l'Eglise, nos cœurs et notre vie.

* *

Sentiment à faire naître. — Une tendre et filiale dévotion envers Marie. Rappeler l'Incarnation (Luc, I, 26, 38), les paroles de Jésus en croix : « mulier ecce filius tuus... Ecce mater tua... » (Jo., XIX 26, 27) ; « Erant omnes perseverantes unanimiter in oratione cum... Maria matre Jesu » (Actes, I, 14).

* *

Exposé. — Très simple et concret. Montrer la place que Marie a tenue dans l'œuvre de notre Rédemption : les préparations divines (Immaculée Conception, Présentation au Temple), puis l'Incarnation, la vie de Marie toute dévouée à Jésus à Nazareth et encore dans la vie publique, dans l'immolation au Calvaire et aux débuts de l'Eglise, sa mort, son Assomption.

Parler ensuite de la dévotion de l'Eglise envers Marie, du chapelet, et il sera facile d'apporter ici quelques traits édifiants, ou de rappeler les pèlerinages de la Vierge, célèbres ou modestes, locaux aussi, des vocables sous lesquels on aime à l'invoquer, etc. Dire aussi la dévotion des saints envers Marie, la place qu'elle doit tenir dans notre cœur. Un vrai serviteur de Marie est assuré de son salut.

* *

Regards sur l'avenir. — Il est des heures dans la vie où l'on a besoin d'une présence maternelle, où rien ne remplace l'amour d'une mère ; quoi qu'il nous arrive Marie sera toujours là, et surtout, si nous le lui avons demandé souvent, à l'heure de notre mort.

* *

Conclusion. — Nous finirons ainsi notre retraite, à la veille du solennel engagement de la profession de foi catholique, sur cette image de la « *Vierge fidèle* », celle qui s'est donnée, engagée tout entière, et qui jamais ne s'est reprise. Puisse-t-elle être gardienne de nos serments. *Virgo fidelis, ora pro nobis.*

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

XVIII

LES MILIEUX SOCIAUX : LEUR SENS PROVIDENTIEL

Mes frères,

On a dit et répété que l'homme était un « animal social ». En utilisant ce vocable, la philosophie a moins voulu employer un substantif désagréable que souligner un adjectif, une qualité, qui nous est vraiment propre. Si cela est vrai, comment pourrons-nous connaître nos frères si nous ignorons tout de la société où ils vivent ?

Que l'homme soit social par nature, il suffit de le regarder pour s'en rendre compte. Peut-il venir au monde si deux êtres ne l'y appellent par leur amour et le don de leur corps ? Peut-il grandir, échapper aux mille dangers de l'enfance, s'instruire, s'éduquer, sans le concours de toute une série d'autres êtres prolongeant et amplifiant l'action de la famille ? Même adulte, l'homme ne peut se passer de ses semblables. Sa vie matérielle est tributaire quotidiennement de milliers d'autres hommes qui lui fournissent sa nourriture, ses vêtements, son toit, assurent ses loisirs. A l'intérieur même de sa profession, il doit combiner son activité avec celle de ses compagnons, car, seul, maintenant on ne construit pas un ensemble. Il a des amis, des camarades, des concitoyens. Serait-il le plus endurci des célibataires, il a maille à partir, journellement, avec ses fournisseurs, ses voisins, son patron. Tout cela crée pour lui des liens très forts, influe sur son état d'esprit. C'est ce qu'on veut dire quand on parle du « milieu » où quelqu'un vit et dont il fait partie.

I. — *Fait providentiel*

Ce fait que nous constatons et dont nous saisissons l'importance, nous ne pouvons le concevoir en dehors d'un plan divin.

C'est Dieu qui a créé l'homme social en lui donnant une nature qui le pousse à entrer en relation avec d'autres hommes, en le rendant faible toutes les fois qu'il est isolé. Dès le début de la Genèse, nous voyons le Créateur affirmer qu' « il n'est pas bon que l'homme soit seul », et lui donner, dans la femme, une « aide semblable à lui ».

C'est Dieu qui a permis et conduit toute cette série d'événements, qui a placé telle personne humaine à tel endroit du monde, qui a fait naître l'un français, l'autre chinois, l'un ouvrier d'usine et l'autre paysan.

Seul, même, Dieu connaît dans leur détail toutes les influences qui ont joué dans une vie, et dans quelle mesure chacun en est le prisonnier ou le tributaire. Seul, il pourrait écrire l'histoire de chacun d'entre nous, y mettre des détails que nous avons oubliés depuis longtemps. Il nous connaît mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes.

Mais il ne suffit pas de dire que Dieu connaît les choses et les hommes de ce monde. Positivement et en toute rigueur de mot, il les veut tels qu'ils sont. Il a voulu pour nous ce père et cette mère chrétiens, ce maître d'école dont les leçons ont marqué si profondément notre âme, cet ami que nous avons rencontré un jour. Il a voulu non seulement que tout enfant naisse normalement au sein d'une famille, mais que cette famille, pour nous, soit telle ; non seulement un village ou un quartier de ville pour que s'y écoule notre existence, mais cette ferme, ou cette maison ouvrière, qui ont l'une et l'autre leur physionomie propre.

On hésite parfois à voir la volonté de Dieu dans et qui apparaît comme le résultat navrant et douloureux d'une série de hasards mauvais. Peut-il, ce Maître si bon, avoir voulu que cette mère de famille s'épuise à la tâche dans un logis sans air ? que cet adolescent soit obligé de travailler dans un milieu si corrompu ? N'y a-t-il pas là seulement le résultat de nos faiblesses, de la méchanceté humaine, que Dieu a laissé exercer leurs ravages impunément, pour un temps, parce qu'il voulait respecter notre liberté ? Oui, mais cela n'enlève rien, non seulement à la science suprême de notre Maître, à qui rien n'échappe, mais plus encore à son gouvernement du monde, qui se sert de tout, même de nos péchés.

C'est là tout le sens du dogme de la Providence, à laquelle notre foi nous fait croire.

Ne craignons donc pas de penser et de dire, malgré tant d'apparences contraires : la situation où se trouve chacun de nous ici-bas, avec la multiplicité des relations que cela lui crée, des influences qu'il en subit, tout cet entourage qui l'enserre, le façonne, le conduit, lui dicte des mots ou des attitudes, le porte et l'opprime à la fois, tout son « milieu » enfin, tout cela est providentiel, c'est-à-dire est vu, connu, prévu, voulu par Dieu.

II. — *En vue d'une fin surnaturelle*

Mais voulu pour quoi ?

Pour notre plus grand bien, n'hésitons pas à le dire. Nous pouvons affirmer cela d'avance, par principe, car nous savons ce qu'est Dieu.

Il est la bonté infinie, et, en même temps, la suprême Sagesse. Chez lui, ni méchanceté, ni faiblesse, ne peuvent le faire se tromper un seul instant, dévier de la ligne où le pousse sa nature même. C'est par amour, et dans l'amour, qu'il nous a créés, après avoir tiré de rien le monde dont il nous a fait les rois. S'il est intervenu ensuite (nous parlons en hommes), ce n'a été que pour amplifier encore son amour, en nous envoyant son Fils pour nous sauver.

Or, cette volonté d'amour tout-puissant, elle n'est pas seulement d'hier ; elle est d'aujourd'hui, parce qu'elle est de toujours. Dieu veut que nous soyions, que nous devenions pleinement ses fils, maintenant, dans les conditions concrètes de vie où nous sommes.

Ces conditions de vie, cette dépendance par rapport à un milieu, elles nous apparaissent bien souvent comme un obstacle à notre épanouissement chrétien. Ils sont bien rares ceux qui sont contents de leur sort ici-bas, et trouvent qu'il n'y en a pas de plus enviable. Combien, au contraire, désirent sans cesse être ailleurs qu'ils ne sont. Mariés, ils envient la tranquillité des cloîtres ; pauvres, ils souhaitent d'être riches. Il leur semble toujours qu'il serait plus facile, ailleurs, de servir Dieu, de vivre purement et saintement.

C'est vrai qu'il est parfois terriblement dur de rester fidèle lorsque les circonstances, autour de nous, sont telles qu'elles provoquent continuellement au péché. Et il est non moins certain qu'on a toujours la possibilité, souvent même le devoir impérieux, de changer les conditions de sa vie. Mais on n'y arrivera pas toujours et, à tout prendre, si nous étions pleinement libres de choisir ce qui nous plaît, serions-nous plus adroits que Dieu ?

Que notre condition soit aimée ou qu'elle soit supportée avec résignation, ayons une foi assez forte, du moins, pour nous permettre de croire sans défaillance que Dieu la veut telle, actuellement, pour notre bien.

Bien surnaturel, s'entend. Les plaisirs temporels ne nous sont pas promis d'avance, mais la béatitude éternelle, qui se construit tout au long de notre pèlerinage. C'est donc à travers les multiples liens, les innombrables sujétions de notre vie humaine, qu'il faut bâtir notre éternité. Ce sont là nos outils, et notre matière première, tous aptes à servir, à faire de grandes choses. « Tout est pour les élus », dit S. Paul.

La famille est faite pour cela, mais aussi la maison et ses voisins, la rue et les passants qu'on y croise, l'atelier ou le bureau avec leur règlement. Tout doit être pour nous force de vie. Si nous sommes naturellement « sociaux », les sociétés où nous vivons ne sont pas des pièges que Dieu nous tend pour nous faire tomber, mais des tremplins. Et quand elles nous font souffrir, cette souffrance est une épreuve que Dieu, dans son amour, nous réservait.

III. — *Tous solidaires*

Car ce ne sont pas seulement des individus que Dieu veut sauver, mais toute la société humaine. Et c'est dans une vue d'ensemble qu'il nous discerne.

N'ayons pas peur d'en être diminués. C'est propre à notre faiblesse d'hommes de ne pouvoir considérer en même temps les grands ensembles et les petits détails. Pour Dieu, tout est petit ou tout est grand. Mis à notre place, nous apparaissons avec notre véritable grandeur et avec notre vrai visage.

C'est à travers cet ensemble que l'aide de Dieu, que sa grâce, nous parviennent. Une famille nous a fait baptiser. Une Eglise nous portera dans son sein tout au long de notre vie pour nous conduire à la béatitude. Mais les autres sociétés ont aussi leur rôle

à jouer dans cet enfantement. C'est en elles que Dieu nous fera rencontrer un jour l'exemple réconfortant, le modèle qui attire, qu'il nous fera entendre une parole d'encouragement ou de lumière. Ne voyons pas seulement les tares de notre milieu : sachons reconnaître aussi tout ce qu'il a apporté de positif dans notre vie de chrétiens.

D'ailleurs, nous n'avons pas seulement à recevoir de lui. Il nous faut aussi donner. Dieu nous attend là puisque l'essentiel de notre vie chrétienne est dans l'amour.

Aimer Dieu, qu'on ne voit pas, ce peut être souvent une illusion Aimer son frère, qu'on voit, et Dieu en lui, c'est là la pierre de touche de notre sincérité. Ce frère, il est multiple. Tous ceux que je rencontre, avec qui je marche, parle, travaille, loge, me nourris, sont mes frères. S'il en est qui ne font que traverser ma vie, beaucoup d'autres, en revanche, en seront les compagnons habituels. Ce sont ceux-là qui constituent mon « milieu ». Je leur dois mon amour. C'est en les servant que je me réalise comme fils de Dieu, que je construis mon Ciel.

* *

Famille, école, quartier, métier, pays, tout cela est donc le sol nourricier dans lequel je dois enraciner ma vie divine. C'est mon petit monde, ma patrie dont je ne puis me séparer sans me nier moi-même. Le Christ lui-même a connu cette vie. Tout en s'étant fait un cœur vaste comme le monde, où tous les hommes de tous les temps ont pu tenir à l'aise (et je dois m'efforcer d'en arriver là, moi aussi), il a réalisé sa mission en aimant son pays, ses proches, en vivant au milieu d'eux. Sa destinée, pourtant si particulière, s'est accomplie dans cet enchevêtrement, dans ce réseau de relations humaines. Sur ce point-là, comme sur tant d'autres, il a été pleinement homme.

Ne faisons donc pas l' « ange », et, à la fois fiers et conscients de notre condition humaine sachons remercier Dieu de nous avoir créés ainsi en entrant pleinement dans le jeu de son amour.

FETE DES MERES

LA GRANDEUR DE LA MÈRE

Mes bien chers frères,

Il fut un temps, qui n'est pas éloigné, où, en France, dans plusieurs milieux, la mère était méprisée et tournée en dérision... Espérons que, grâce à cette fête, de plus en plus populaire, nous ne reverrons jamais cela !

Mais, je puis l'affirmer, ce n'est pas d'aujourd'hui que notre religion glorifie, comme elle le mérite, cette merveille de la Création, qui s'appelle la Mère.

Ouvrez la Bible : vous y verrez que, dès le commencement de l'humanité, il en fut ainsi : Adam nomme « Eve », c'est-à-dire « Mère » la compagne que le Seigneur lui a donnée. Et ce sont des mères que vous rencontrerez, à mesure que vous tournerez les pages du Saint Livre, parmi les plus belles figures de l'Ancien Testament : Sara, Rébecca, Rachel, Ruth, Noémi ; pour arriver, avec la Nouvelle Alliance, à Anne, Elisabeth et à la Reine de toutes les mères, la Très Sainte Vierge Marie...

* *

Mais si nous voulons savoir ce que vaut une maman, demandons-le à Notre-Seigneur. Voyons comment il traite la sienne. Parce qu'elle est sa mère, et seulement parce qu'elle est sa mère, il lui octroie un privilège qui n'a pas encore été et ne sera plus jamais accordé à une créature humaine : l'Immaculée-Conception. Il l'associe ensuite à la grande œuvre pour laquelle il est venu ici-bas : la Rédemption. Sur sa prière, sur son désir plutôt, et bien que son heure ne soit pas encore venue (il a bien soin de le faire remarquer), il accomplit, à Cana, son premier miracle... Il en fait la « femme bénie entre toutes les femmes », la Reine des Anges et des hommes du Ciel et de la terre.

Rien d'étonnant, dès lors, que le christianisme ait, le premier, mis en relief, en même temps que son rôle splendide, l'éminente dignité de la Mère, au foyer et dans la Cité.

Et ce rôle a été avili et cette dignité méconnue, dans la mesure même où les familles et les peuples se détournaient de l'Evangile.

Par contre quelle vénération ont pour leur mère, à l'exemple du Maître divin, ces vrais chrétiens que sont les Saints ! Il faudrait entendre là-dessus un S. Augustin, un S. Louis, une Ste Jeanne d'Arc, une Ste Bernadette, une Ste Thérèse de Lisieux, pour ne citer que quelques noms pris au hasard des siècles.

Mais surtout, le christianisme a su mettre devant les yeux de toutes les mères — en tous les temps et en tous les lieux — un idéal sublime : idéal de pureté, de piété, de sainteté ; idéal de sagesse, de fermeté d'âme, de soumission au devoir quotidien ; idéal de don de soi, de dévouement et de sacrifice : un Modèle ravissant, dans la personne de Marie, la « Mère admirable de Dieu et des hommes », vénérée depuis le début par S. Jean à qui l'avait confiée le Christ expirant, par les Apôtres, par Madeleine, Marthe, Lazare, par tous les amis du Seigneur ; par les premiers chrétiens de Jérusalem, puis par les autres qui, n'ayant pas connu le Maître, voulaient au moins voir sa Mère, l'entourer et lui « faire fête »... Vénérée par tous les siècles et par tous les peuples, parmi lesquels il faut mettre, en place de choix, la France... Idéal, Modèle, qui, quand elles consentent à le suivre et à l'imiter, rend nos mères si fidèles à leur mission !

* *

Ah ! mères, qu'elle est grande, qu'elle est belle votre mission ici-bas !

Vous êtes, comme on l'écrivait, le « chef-d'œuvre » de Dieu, les coopératrices, ajouterai-je, du Créateur pour peupler la terre et le ciel.

Vous êtes la richesse, le trésor de vos foyers. S'il faut en croire un proverbe oriental, « la femme — à plus forte raison la mère — c'est la Maison ». Une petite fille renchérissait : « La maman, disait-elle, c'est le bon Dieu dans la maison. » Si vous êtes vraiment ce que vous devez être, vous tenez « au logis une place centrale » ; vous gardez et entretenez par votre conduite et par votre vie « la lampe de l'idéal et de la foi ». Vous ne vous appartenez pas, mais « aux vôtres », à qui vous donnez la plus complète des abnégations ; c'est vous l'amie, la servante, la conseillère ; nourricière des corps, des cœurs et des âmes... A cause de cela, les soucis vous accablent jour et nuit ; mais à cause de cela, vous méritez qu'on vous aime le plus après Dieu, d'une affection

incommensurable, immortelle, que nous résumons d'un mot, le plus doux de la langue humaine, le premier et bien souvent le dernier mot qui vienne sur les lèvres des hommes : « Maman ! »

Qu'elle est belle, votre mission, ô mères !... Vous êtes les pourvoyeuses de l'humanité, non pas seulement parce que vous la perpétuez, mais, plus encore, parce que, si vous le voulez, vous lui donnez les élites dont elle a besoin. Qui ne se souvient de l'éloge que l'illustre Pasteur faisait de sa mère ?

De quoi ne sont pas capables, pour la formation des hommes, les vraies mères ? comme celle de Mgr Marbeau, l'héroïque évêque de Meaux, en 1914 : à mesure que ses enfants grandissaient, elle leur donnait une montre et accompagnait son cadeau de ce petit discours : « Que toutes ces heures, jusqu'à la dernière, marquent le bien que tu feras. N'aie jamais à rougir de l'une d'elles ! »

Bossuet avait raison qui disait : « Les grands hommes se forment sur les genoux de leurs mères. » Comme c'est vrai ! On s'en rend compte, quand on lit la vie, si prenante, des Saints, et des plus illustres d'entre eux, qu'il s'agisse des anciens ou des modernes. C'est Eunice qui, au témoignage de S. Paul, a formé son cher disciple Timothée ; Monique nous a donné S. Augustin ; Aleth, S. Bernard ; Blanche de Castille, S. Louis ; Isabelle Romée, Ste Jeanne d'Arc ; Mme de Boissy, S. François de Sales ; Mme Martin, Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus ; « maman Marguerite », S. Jean Bosco...

* *

Une élite d'« hommes » ; une élite de Saints ; voilà bien ce dont a besoin, plus que jamais, à l'heure actuelle, notre chère France !

Mais alors, ah ! comprenez-vous, mères françaises, quelle est la beauté de votre vocation et de votre rôle dans la Patrie ?

Comprenez-vous qu'au sens exact et plein du mot, vous êtes *responsables* de la France ?

Prenez conscience que les Français de demain, sur qui l'on compte, seront tels que vous les aurez faits. Sachez donc élever vos enfants : les *élever*, c'est-à-dire diriger et maintenir leurs regards en-haut, vers Dieu ; donnez-leur et faites-leur donner une solide instruction chrétienne, pour qu'ils aient, non de vagues croyances, mais de fortes convictions religieuses ; ne craignez pas de les placer face au sacrifice qui purifie, fortifie et grandit.

Donnez à la France des « hommes » ; donnez à la France des Saints !

Des hommes qui travailleront à son redressement ; des Saints qui le lui mériteront !

* *

O mon Dieu, veillez sur nos Mères !

Sur celles que vous avez prises, parce qu'elles avaient terminé ici-bas leur noble labeur : recevez-les dans votre beau Paradis !

Sur celles que la guerre a endeuillées, parce qu'elle a frappé leur époux ou leur fils, et consolez-les !

Sur toutes les autres, qui ont tant besoin de votre assistance, parce que leur tâche est lourde et difficile, et aidez-les !

O mon Dieu, bénissez nos Mamans !

Ainsi soit-il.

LA SANCTIFICATION DE LA JOURNEE

X

Les exercices de piété *(suite)*

LE SIGNE DE LA CROIX

Essayons d'éprouver une très grande et très profonde estime pour le Signe de la Croix.

Son prix considérable vient d'abord de son origine. Pénétrons-nous bien de cette idée qu'il nous a été donné par Notre-Seigneur lui-même, comme le *Pater*, comme les sacrements, comme la messe... La tradition chrétienne l'a recueilli sur ses lèvres. Pour qu'ils fassent profiter les hommes de tous pays et de toutes races du sacrifice du Calvaire, pour que, dans l'eau régénératrice du baptême, ils engendrent en masse les fidèles (les « saints », ainsi qu'on les appelait autrefois), Jésus a laissé aux apôtres cette formule obligatoire que nous reprenons si souvent, tout le long du jour : « *Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit* ».

Le Signe de la Croix est, de plus, notre drapeau : il nous fait reconnaître. En le traçant, nous montrons à qui veut le savoir — et même aux autres — qui nous sommes. Il nous distingue ; il nous sépare de ceux qui ne sont pas chrétiens. Oui, il nous *distingue*, au sens le plus noble, le plus élevé du mot : il nous désigne comme les privilégiés, ici-bas, qui ont l'honneur insigne — et immérité — d'être les disciples du Fils de Dieu fait homme. Les martyrs, devant leurs juges et leurs bourreaux, le déployaient fièrement. Et c'en était assez pour montrer à qui ils appartenaient et ce qu'ils valaient. Leur geste, que nous renouvelons en le faisant nôtre, prouve que nous sommes de la même race glorieuse.

Le Signe de la Croix, encore, résume tout l'essentiel de notre sainte religion. Il est un acte de foi éloquent aux grands mystères du christianisme : la Sainte Trinité, l'Incarnation et la Rédemption. Un simple geste, quelques mots qui ne demandent que peu de secondes, voilà exposées nos plus chères croyances. C'est assez clairement affirmer notre adhésion à ces vérités sacrées, d'où découlent, comme de leur source, toutes les autres : un seul Dieu en trois Personnes, dont la deuxième, après avoir pris un corps et une âme semblables aux nôtres, est morte sur la croix pour nous racheter.

Sa valeur, le Signe de la Croix la tire enfin de son efficacité.

Il est une arme puissante contre le démon. Croyons-en le témoignage des Pères et l'exemple des saints : « Tous les pièges de l'enfer sont déjoués par le Signe de la Croix » (S. Athanase) ; — « Couvrez-vous du Signe de la Croix comme d'un bouclier, car c'est là une armure invincible et nul ne pourra vous nuire, tant que vous en serez revêtus » (S. Ephrem) ; — « Dans toutes les tentations, le Signe de la Croix est un bouclier contre lequel les traits de l'ennemi viendront s'émousser » (S. Grégoire de Nazianze) ; — « Si vous êtes troublés par le désordre de vos sens ou de votre imagination, ayez recours au bouclier de la foi ; armez-vous du Signe de la Croix ; les feux de la concupiscence s'éteindront et laisseront votre âme en paix » (S. Jérôme).

Le Signe de la Croix n'éloigne pas seulement le démon : il attire les plus abondantes bénédictions de Dieu. Nous n'avons qu'à considérer ici la conduite